

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Chercher la femme

Jean-Yves Soucy, *Le fruit défendu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 228 p., 16,95 \$.

Francine Bordeleau

Number 74, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38150ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1994). Review of [Chercher la femme / Jean-Yves Soucy, *Le fruit défendu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 228 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (74), 21–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Chercher la femme

Quand un homme établit la genèse de son désir, il en ressort fatalement que le sexe féminin constitue la plus grande énigme du monde.

ROMAN

Francine Bordeleau

«**J**E N'AI PAS DE MÉMOIRE», dit d'entrée de jeu Dominique, le narrateur de ce dixième titre de Jean-Yves Soucy. Est-ce parce qu'il a cinquante ans, et que cet âge pourrait signifier l'heure du bilan, que Dominique s'efforce de la recouvrer ? C'est en tout cas ce que laisse croire le projet du roman, explicitement dévoilé dès le début :

Pour comprendre où j'en suis, il faut bien que je recrée une stratigraphie d'événements, que j'invente ce qui aurait pu être, ce qui fut peut-être. Histoire de baliser le cours supérieur du désir.

Et pour retrouver «ce qui fut peut-être», Dominique retourne vers les lieux de son enfance, effectuant ainsi ce voyage que nous a maintes fois raconté la littérature. De prime abord, rien là de très original, donc, tant ce genre de pèlerinage, dès lors que le projet romanesque consiste en une récapitulation du passé, a pris valeur de cliché.

L'éternel féminin

Parti de Montréal, Dominique échoue d'abord dans la vallée de la Matapédia. Il se revoit, bambin de trois ans. Déjà amoureux de sa cousine Desneiges qui, elle, doit bien en avoir dix; déjà captivé (capturé ?) par cette irréductible différence entre eux deux. Six ans. L'oncle de Saint-Nil a eu le temps de mourir et de laisser à Dominique un premier vrai souvenir. Et Desneiges, encore.

Sa robe détrempée se colle sur son corps, s'y moule étroitement [...]. Ces formes, bien plus marquées que ne laissaient deviner les vêtements trop amples que sa mère la condamne à porter, ce sont celles d'une femme ! Cette révélation me laisse pantois...

Sept ans. Dominique court les bois — oh ! cette note bucolique dans la plupart des romans québécois — avec Face-de-lune, sa voisine. Tout village a son fou. Ici c'est Face-de-lune, une trisomique 21 qui inquiète autant qu'elle fascine les enfants friands de merveilleux. Si le narrateur connaît ses premiers accès de «sensualisme» avec Desneiges, c'est Face-de-lune qui l'initie réellement à la sexualité. Mais que se passe-t-il au juste ?

Car ma conscience s'éteint à l'instant où Face-de-lune défait ma ceinture, pour ne me revenir qu'au moment où je rattache mon pantalon. Je devine que des choses terribles surviennent durant cette période d'absence, des choses d'une effarante beauté, d'une laideur tout aussi grande.

Un peu plus tard, dans une autre ville, il y aura Anna. Les garçons, postés, figés derrière une cloison, se masturbent en la regardant se déshabiller après avoir payé leur écot au frère de la jeune fille. Quinze cents chacun ! Bien sûr, on connaît cet épisode récurrent, rencontré, avec plus ou moins de variantes, dans de nombreux récits d'apprentissage. Mais c'est ici, et dans la description de ses rapports avec Face-de-lune, que l'écriture de Jean-Yves Soucy, brûlante, hallucinée — on se sent dans un monde proche de celui de Rimbaud et d'une certaine strophe de ses *Poètes de sept ans*, on a aussi l'impression de replonger dans *Léolo*, ce film remarquable de Jean-Claude Lauzon — est le plus inspirée.

Le plus souvent, les dialogues — quel poison, ces dialogues ! La majorité des écrivains, et Soucy est de ceux-là, sont incapables de les maîtriser — sonnent faux, semblent plaqués. La force du *Fruit défendu* tient dans la voix, dans le monologue intérieur du narrateur. Celui-ci est parfois parfaitement synchrone avec son «objet» (le garçon de sept ans, de dix ans, de treize ans...) et livre alors une parole admirablement perverse parce qu'exempte de censure ou d'analyse faite *a posteriori*. *Le fruit défendu* comporte ainsi ses passages magiques et intenses, ses moments de vraie littérature (la vraie littérature émergeant lorsque disparaissent enfin les jacassements du *je-me-moi* autobiographique).

Dans son projet global, par contre, Jean-Yves Soucy est peu convaincant (ou trop banal ?). Au seuil de la vingtaine, Dominique rencontre Jacinthe. «Ce moment marque le terme d'un long apprentissage, le point d'arrivée dans le réel; c'est aussi le moment le plus ancien de mon histoire où je puisse reconnaître parfaitement l'homme que je suis aujourd'hui.» Après avoir tenté de «baliser le cours supérieur du désir», Soucy ne trouve rien d'autre que cette fin en queue de poisson, que ce lieu commun ? Encore cette fois, il n'y aura donc pas de révélation : ni les mécanismes du désir ni le sexe féminin n'auront, pour l'homme, perdu de leur mystère.



Jean-Yves Soucy

